En ce 8 mars, de nombreux pays célèbrent la Journée internationale des femmes – selon les termes de l'ONU, renommée Journée internationale des droits des femmes par certains gouvernements. L'occasion de mettre en avant la lutte pour la réduction des inégalités entre hommes et femmes, et de sensibiliser l'opinion publique aux violences et clichés sexistes qui minent encore la vie de 51% de la population.

La travailleuse du sexe et la religieuse

ÉGALITÉ Rencontre entre deux femmes aux choix de vie à première vue opposés, pour croiser les regards sur l'évolution de la condition féminine, encore souvent otage de la dichotomie «sainte ou putain»

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE DESTRAZ, PROTESTINFO
@Marie_Destraz

Rien ne les prédestinait à se rencontrer. Yumie V. a 28 ans, elle est travailleuse du sexe indépendante à Lausanne. Sœur Regina a 65 ans, elle est moniale de la communauté de Grandchamp (NE). Deux femmes aux choix de vie que tout semble opposer. Et pourtant, elles partagent une liberté chevillée au corps, et un amour de l'autre qu'elles ont pour vocation de transmettre. A l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes le 8 mars, elles mettent en dialogue leurs convictions pour la première fois. Interview croisée.

Le 8 mars a lieu la Journée internationale des droits des femmes. Quels droits encore bafoués vous révoltent?

Yumie V.: Trop de droits basiques sont enfreints dans le monde. Je pense à l'esclavagisme sexuel et à l'excision, soit la mutilation du corps des femmes parce que celui-ci doit avoir pour unique fonction la reproduction. En Suisse, plus qu'à des droits bafoués, on assiste à des rapports de force, une liberté et des choix interpersonnels et sociétaux normés. C'est plus insidieux. Avoir plus de droits ne signifie pas que nous sommes libres d'être femmes sans être mises en danger.

Sœur Regina: Combien de femmes subissent encore des viols autour de nous? En effet, même en Suisse, une femme n'est pas encore tout à fait en sécurité. Rappelons aussi que les femmes sont les premières victimes de la guerre: violées et mutilées, elles deviennent des armes, comme le rappelle le Prix Nobel de la paix Denis Mukwege.

Selon vous, qu'est-ce qu'être une femme?

Yumie V.: Lorsqu'on naît femelle et qu'on se sent femme, la possibilité biologique d'avoir des enfants a un impact immense sur l'identité, les choix de vie et le regard des autres. Une femme qui abandonne son enfant reste la pire chose qui soit aux yeux de la société. Quant à celle qui choisit de ne pas en faire, elle est difficilement comprise. A cela s'ajoute une construction du genre encore différenciée de celle du garçon. On peut aussi être né mâle et se sentir femme. Etre une femme, c'est donc un emboîtement de ces éléments qui donne une identité influencée par des normes, qu'on reproduit ou dont on s'éloigne.

Sœur Regina: Quand je vous entends, je me rends compte que le féminisme pour lequel je m'engageais jeune existe encore. Pour moi, être une femme ne se résume pas à laisser émerger son côté féminin. C'est une harmonie à trouver entre le masculin et le féminin en nous. À Grandchamp, j'ai cette chance d'être libérée des normes de la société et je peux librement déployer cet équilibre. Néanmoins, je ne suis pas de cette jeune génération qui pense qu'il n'y a pas de différence entre le masculin et le féminin et qu'elle découle de l'éducation uniquement. Je crois que la différence est belle si elle est pleinement vécue.

INTERVIEW

> «J'ai accès à une humanité à laquelle personne d'autre n'a accès, un lieu d'intimité profonde»
>
> YUMIE V., TRAVAILLEUSE DU SEXE

Justement, la différence, vous l'expérimentez par vos choix de vie. Qu'est-ce qu'une travailleuse du sexe, qu'est-ce qu'une religieuse?

Yumie V.: Je suis au service de l'humain et de l'amour à travers la sexualité, comme un espace d'abandon et de rencontre. C'est une profession pleine de sens. Les gens se mettent à nu, corps et âme, libérés des enjeux qui les lient à leur partenaire. C'est très touchant. J'ai accès à une humanité à laquelle personne d'autre n'a accès, un lieu d'intimité profonde. Toucher l'humain et être touchée, dans tous les sens du terme, c'est ça l'amour.

Sœur Regina: Nous avons toutes deux choisi des formes de vie au bord de la norme, soumises aux préjugés. Aujourd'hui, la religieuse n'est plus mise sur un piédestal, et c'est tant mieux. Pour ma part, je cherchais à mettre toute mon attention sur ma vie spirituelle. Saisie par quelque chose de plus grand en moi, Dieu, je souhaitais l'apprivoiser, mais aussi servir l'humanité avec compassion. Cette fragilité humaine, je la vis dans l'écoute. Lors des accompagnements que nous proposons à Grandchamp, je m'entretiens notamment avec des personnes qui me confient des paroles qu'elles ne partagent pas avec leur partenaire et avec leurs proches.

Vos choix de vie vous tournent vers l'autre, l'une par le corps, l'autre par la prière. Quel sens y mettez-vous?

Yumie V.: Ces deux dernières années, ma spiritualité a grandi et j'ai compris que mon métier était de l'ordre de la mission de vie, de l'appel divin, dans un sens. En dépassant les enjeux physiques, de séduction, ce qui m'intéresse c'est de toucher l'humanité par le corps, par la sexualité. C'est une manière d'honorer cet amour du divin, cet *agapé* [amour de Dieu envers les hommes, selon le christianisme, ndlr] tout en honorant ma chair, mon incarnation. Je suis alors au service de l'amour, en utilisant une voie qui est considérée comme à l'opposé de l'amour. Pour moi pourtant, la prostitution, telle que je la conçois est la manière la plus directe de transmettre cet amour.

Sœur Regina: Je pourrais dire les mêmes choses! Vos mots expliquent pourquoi je suis célibataire et sans enfant: pour transmettre cet *agapé*, cet amour plus large qui jaillit de notre cœur pour aller vers le plus grand nombre. Vous le partagez avec le corps et moi avec le cœur, l'écoute, la prière. Finalement, je touche l'autre avec la compassion.

Vous est-il arrivé de douter, voire de regretter votre choix?

Sœur Regina: Je le réinterroge constamment, car il n'est pas absolu et c'est ma liberté qui est en jeu. Bien sûr, je peux dire qu'il y a eu un appel de Dieu. C'est beau, mais ce n'est pas tout. Il faut pouvoir y faire face. Mettre ma vie au service de la spiritualité a longtemps été une lutte intérieure et pourtant quelque chose m'a toujours poussée à continuer. Chaque jour, je me sens plus libre intérieurement.

> «A Grandchamp, j'ai cette chance d'être libérée des normes de la société»
>
> SŒUR REGINA

Yumie V.: Je partage cette vision: un choix de vie à la lisière de la norme oblige à le questionner. Je le perçois comme un avantage lorsqu'on m'assène que mon travail est sale, que je ne me respecte pas, qu'il s'agit d'un viol tarifé, je réinterroge la liberté de mon choix. Il arrive qu'on me réduise à la prostitution, qu'on m'accuse de défendre l'exploitation sexuelle. Mais je la condamne. Ce n'est pas parce que j'ai choisi un métier dans lequel cela existe que j'en suis coupable.

Tout choix implique des renoncements. A quoi avez-vous renoncé?

Sœur Regina: Mon entourage ne me croyait pas capable d'obéir aux règles d'une communauté. Pourtant, je ne souffre ni de ne pas aller au cinéma ni de devoir demander de l'argent à la communauté pour faire un achat. Je me sens saisie par une Présence intérieure qui me libère, ainsi mon choix ne se pose pas en termes de renoncement.

Yumie V.: Le renoncement désigne la mise de côté volontaire d'une possibilité. Ce sentiment m'est absent, pourtant, il me sert de repère dans mes choix: suis-je en train d'écouter mon cœur ou de résister?

Qu'en est-il de l'amour romantique et de la maternité?

Yumie V.: Je me suis demandé si je devais renoncer à l'amour, à l'éros, comme un sacerdoce, pour pouvoir pleinement donner de l'amour aux autres, un amour *agapé*. Or pour donner, il faut recevoir. Quant à la maternité, la question reste pour l'instant en suspens.

Sœur Regina: Choisir de ne pas vivre l'éros, ce n'est pas renoncer à cette force de vie en nous, car nous ne sommes pas asexuées. Nous la transformons en un *agapé* dans la prière et dans la compassion, donné et reçu des autres et de Dieu. Il en va de même de la maternité. Certains estiment mon choix égoïste, mais c'est celui d'une vie dédiée à la spiritualité.

Une femme peut-elle mieux comprendre votre choix de vie qu'un homme?

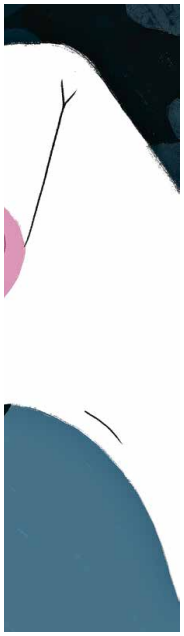
Yumie V.: Si les femmes font preuve de plus de compassion que les hommes, mon choix peut être fragilisant pour celles qui ne se sont pas réalisées en tant qu'individu: comment une femme qui a choisi une vie a priori liée à la contrainte peut-elle s'épanouir?

Sœur Regina: Il y a des hommes qui ne comprennent pas que je puisse ne pas vivre la sexualité et la maternité. Les femmes le comprennent plus facilement.

Qu'est-ce qui parle à chacune de vous deux dans le discours de l'autre?

Yumie V.: Nous sommes au service des mêmes choses. Seule la forme diffère. Je suis reconnaissante de cet échange, mais m'attendais à ces parallèles, à ce qu'on se retrouve jusque dans les mots. Je souhaiterais prolonger ce dialogue si fluide.

Sœur Regina: Je désirerais beaucoup approfondir ce partage. Nous vivons et désirons la même chose. Je peux toucher avec la compassion, vous touchez avec le corps et c'est là que réside la seule différence. ■



(POPY MATIGOT POUR LE TEMPS)

MAIS ENCORE

La pandémie a fait reculer les progrès accomplis

Selon le dernier rapport de la société de conseil aux entreprises PwC, la pandémie de Covid-19 a fait reculer d'au moins deux ans les progrès accomplis en matière d'égalité. En cause, essentiellement, une plus faible participation des femmes au marché du travail et une augmentation de leur charge concernant la garde non rémunérée des enfants. Intitulé «Women in Work Index», le document analyse l'emploi des femmes dans 33 pays de l'OCDE. (LT)

Le tour du monde féministe en 380 pages

LUTTES Aux quatre coins du globe, des femmes s'organisent, prennent la parole, marchent, protestent. Un livre foisonnant vient de paraître, offrant un aperçu de la diversité de ces mouvements

PROPOS RECUEILLIS PAR FLORIANE ZASLAVSKY

Avec *Le Peuple des femmes*, les philosophes Fabienne Brugère et Guillaume Le Blanc proposent un voyage, de lutte en lutte et d'un continent à l'autre, pour rendre tangible l'émergence d'une scène féministe internationale. Ce texte est pensé comme un essai autant que comme un vade-mecum du militantisme contemporain. *Le Temps* revient avec eux sur cette démarche, aussi originale qu'enrichissante.

«Le Peuple des Femmes» est un livre singulier: «dispositif d'écoute», «vade-mecum», tour du monde des pratiques féministes… Comment l'avez-vous pensé?

Fabienne Brugère: Ce livre s'inscrit dans une conception particulière de la philosophie à laquelle nous tenons, qui est une philosophie de terrain. Cela sous-entend de cheminer à travers des territoires et de toujours partir des pratiques pour poser l'opérationnalité d'un concept. La vague «*MeToo* nous a donné l'envie de travailler sur ces féminismes de mouvement, en adoptant une perspective particulière: s'intéresser aux pratiques féministes dans le monde entier. Nous avons beaucoup voyagé dès 2017 au Maroc, au Chili, au Japon, aux Etats-Unis… Puis à partir de 2020, comme tout est devenu beaucoup plus compliqué, nous avons mené une série de grands entretiens auprès d'activistes, d'artistes, de femmes et d'hommes engagés: nous sommes partis de ces voix pour incarner le «peuple des femmes» dont nous parlons.

INTERVIEW

Guillaume Le Blanc: L'idée était en effet de partir de situations concrètes. Il s'agissait de nous mettre à distance des discours trop théoriques et des querelles qui peuvent agiter ces cercles, pour se laisser happer par la pratique. Cela nous a permis de travailler sur la multiplicité et la multiplication de ces initiatives militantes qui, loin de constituer une fragilité, représentent à nos yeux une grande richesse des féminismes contemporains.

Vous nous embarquez dans un tour du monde des luttes: lesquelles vous ont le plus marqués?

F. B: Je pense immédiatement à deux choses très fortes. D'abord il y a l'Argentine, qui permet de prendre la mesure du temps long dans lequel s'inscrivent les processus féministes: on peut remonter aux Mères de la place de Mai dès les années 1970, pour aboutir en 2020 à la légalisation de l'avortement pour toutes. Au cours des ces décennies, un mouvement s'est constitué par la convergence de plusieurs féminismes portés par des femmes aux racines diverses, indiennes ou européennes. Cela s'est fait par des marches, des assemblées, des grèves, pour constituer un «programme politique du féminisme», comme le dit Veronica Gago. Ensuite, j'ai été très marquée par l'éco-féminisme, incarné par exemple par le mouvement Chipko en Inde, dans lequel des femmes se collent aux arbres pour lutter contre la déforestation. Cela invite à penser comment, à partir de la question des paysannes, se constitue une remise en cause conjointe de la violence faite aux femmes et à la nature, du patriarcat et du capitalisme.

> «J'ai été très marquée par l'éco-féminisme, incarné par exemple par le mouvement Chipko en Inde»
>
> FABIENNE BRUGÈRE

G. Le B.: Ces féminismes dits «du Sud» ont aussi changé notre point de vue. Ils nous ont permis de découvrir des discours et des pratiques autochtones, parfois très anciennes, ainsi que différentes formes de réappropriation des voix. Dans le cadre de notre enquête, cela nous a encouragés à relire les féminismes du Nord, notamment en posant la question de la subalternité. Nous revenons ainsi sur le fait que «*MeToo* n'a pas débuté en 2017 à Hollywood, mais bel et bien en 2007 à l'initiative de Tarana Burke, militante afro-américaine qui avait lancé cette campagne en ciblant d'abord des femmes des quartiers défavorisées et des zones frontalières nord-américaines.

Vous parlez d'un peuple de femmes, mais comment «faire peuple» à une telle échelle?

G. Le B.: Il ne s'agit pas d'une image mais d'une réalité que nous avons tâché de décrire. Ce n'est pas facile à imaginer tant nous sommes prisonniers de la vision d'un peuple enserré dans des frontières Etat-nationales. Or les mouvements féministes contemporains ne s'arrêtent pas aux frontières, les actions collectives se répandent: on voit des marches essaimer, débuter sur un continent et se prolonger sur un autre. Mais le «peuple des femmes», c'est aussi un peuple manquant que nous avons souhaité faire exister: les victimes de féminicides, celles qui n'ont jamais vu le jour du fait des avortements sélectifs, celles effacées de l'espace public et privées de parole.

F. B: Cette expression est aussi une provocation. Nous parlons d'un peuple qui a toujours été empêché – il suffit de penser aux sorcières ou au suffrage universel de 1848 en France dont elles ont été tout bonnement exclues. Nous nous concentrons dans ce livre sur des actions, des assemblées et de nouvelles formes de prises de parole. C'est la parole qui met en commun parce qu'elle est contagieuse, elle crée de la solidarité, de la sororité, et finalement une forme de souveraineté.

Vous revenez dans votre livre sur la sortie fracassante d'Adèle Haenel lors de la cérémonie des Césars en 2020, illustration selon vous d'une rupture salutaire. Cette rupture est-elle nécessaire?

F. B: Quand un cadre devient trop oppressif, au point qu'il en devient invivable, on n'a plus d'autre option que d'en sortir. S'en extraire sert à se reconstituer, dire l'oppression, et créer les conditions pour réclamer justice. Cela n'empêche pas de revenir. Je ne suis pas pour la séparation des femmes, mais pour nous permettre de faire un pas de côté par rapport à ceux qui oppriment. Si l'on est dans un espace démocratique, cela doit être possible: sortir pour le réintégrer autrement.

> «Ces féminismes dits «du Sud» nous ont permis de découvrir des discours et des pratiques autochtones, parfois très anciennes»
>
> GUILLAUME LE BLANC

Votre tour du monde vous amène aussi en Suisse, puisque vous évoquez la grève des femmes* du 14 juin 2019: quel regard portez-vous sur cette grande journée de mobilisation?

F. B: J'ai été très impressionnée par cette grève des femmes* en Suisse. Comme toutes les grèves féministes, elle a été l'occasion de repenser en profondeur la société par le biais de la place des femmes dans l'espace public, mais aussi des activités domestiques et de soin dont elles ont la charge. Il s'agit d'une grève totale car elle remet en cause l'existence d'un travail gratuit, nécessaire et invisibilisé. Dans les années 1970, une réflexion s'est développée au sujet de la rémunération du travail domestique. Or en se cantonnant à cela, il existe un risque de maintenir les frontières de genre. La grève qui a eu lieu en Suisse a été l'occasion de penser au-delà, d'aller vers une redéfinition du travail et de son partage tout en promouvant un féminisme très concret: il s'agissait de parler de double journée, de charge mentale, de ce qui fait le quotidien des femmes.

G. Le B.: Ces nouvelles grèves essaiment et permettent de voir un peuple qui se met en marche. Elles appellent à redéfinir la notion même de travail, à en offrir une nouvelle cartographie qui réagence les sphères productives, reproductives et domestiques.

F. B: Désormais, il ne peut plus y avoir de grève sans grève féministe. ■

Fabienne Brugère et Guillaume Le Blanc, «Le Peuple des femmes – Un tour du monde féministe», Flammarion, 384 p.